

**Michel Bousseyroux**

## **Répondre des cas d'urgence**

Répondre, c'est, bien plus que dire quelque chose à quelqu'un, s'engager en retour, en faveur de, se porter fort, se tenir responsable, comme l'indique l'expression : répondre de soi seul. Par-delà la réponse de l'analyse, qu'elle se donne en parole ou par la coupure, il y a ce dont l'analyste a à répondre.

Dans le discours de l'analyste, l'analyste a d'autant plus à répondre que c'est d'urgence qu'il y est question, la satisfaction qui en marque la fin étant l'urgence à quoi préside l'analyse, au dire de Lacan dans sa « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » qui propose d'interroger « comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence », alors même que ces cas d'urgence, avoue-t-il, l'empêtraient pendant qu'il écrivait cette préface et qu'en même temps c'est « pour être au pair avec ces cas, faire avec eux la paire » qu'il écrit, qu'il croit pourtant devoir écrire.

Lacan se fait donc un devoir d'écrire cette préface. C'est un devoir éthique, pour lui, que de répondre, en l'écrivant, des cas d'urgence avec lesquels, comme analyste, il fait la paire dans le discours analytique, et d'être au pair, d'être à jour avec ces cas. Mais pour être au pair avec ces cas d'urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, encore convient-il de bien l'avoir, cette urgence, pesée.

Ce terme de pesée connote chez Lacan une analyse logique des rapports de l'individu à la collection et renvoie au problème, traité par lui dès 1945 dans « Le nombre treize et la forme logique de la suspicion », du plus petit nombre de pesées nécessaires pour détecter, au seul moyen d'une balance à deux plateaux, une mauvaise pièce se distinguant, par une différence de poids imperceptible sans appareil de mesure, des autres pièces d'une collection, d'apparence semblables, ce nombre étant de trois pesées si elle se

trouve parmi 12, voire 13 pièces, alors qu'il suffira de quatre pesées s'il y a entre 14 et 40 pièces, qu'il en suffira de cinq s'il y en a entre 41 et 121, de six s'il y en a entre 122 et 364, etc.

Lacan y montre que pour résoudre ce problème il faut mettre en jeu, dans les opérations de pesées, ce qu'il appelle la position *par-trois-et-un* et une *rotation tripartite*, notions qui résonnent assez bien avec le Lacan borroméen de la Préface de 1976 : pas de pesée possible, sur la balance à deux plateaux de la vérité et du réel, de l'urgence qui est dans la requête d'entrée et qui est à satisfaire à la fin sans avoir introduit dans l'opération analytique la position du *par-trois-et-un*, qui est une excellente façon de qualifier la position du symptôme, comme quatrième rond dans le nouage borroméen qui oriente l'analyse vers le réel.

Lacan dit avoir appris de son métier l'urgence de servir non pas *aux*, mais *les* autres. « Voilà un aspect singulier », écrit-il dans cette Préface, « de cet amour du prochain mis en exergue par la tradition judaïque ». Cette tradition juive est celle apparue dans un passage du Lévitique. Elle était devenue au I<sup>er</sup> siècle la loi d'or de la Torah et c'est elle que reprend l'Évangile de Luc en formulant le précepte de l'amour du prochain, qu'il explique par la parabole du bon Samaritain. Ce que Lacan commente ainsi : « Même à l'interpréter chrétiennement, c'est-à-dire comme jean-f...terrie hellénique, ce qui se présente à l'analyste est autre chose que le prochain : c'est le tout-venant d'une demande qui n'a rien à voir avec la rencontre (d'une personne de Samarie propre à dicter le devoir christique). »

Cette parabole est une interprétation de Jésus sur ce que la loi d'or veut dire : celui qui répond, qui fait face à l'urgence, celui qui se dévoue à satisfaire le cas d'urgence, ce n'est pas le Juif pieux, c'est son ennemi intime et impie qu'est le Samaritain, profanateur détesté du Temple de Jérusalem. Le prochain de la parabole, ce n'est pas le passant qui est tombé à terre, attaqué par des brigands et qui appelle au secours, c'est le Samaritain, l'autre du Juif en tant qu'il est, comme a pu le dire Ivan Illich, le Palestinien de Gaza d'aujourd'hui qui prendrait soin d'un Juif blessé. Ne se dévoue à satisfaire les cas d'urgence que qui, comme le Samaritain et au contraire de Sade et aussi de Freud, est donc assez voisin de sa propre méchanceté pour y rencontrer son prochain.

On comprend mieux alors que Lacan parle du bon Samaritain pour en démarquer ce qui fait le singulier du dévouement de l'analyste à satisfaire les cas d'urgence. Ce n'est pas pour l'amour du prochain, aussi étranger fût-il à notre semblable, que Lacan se dévoue. Ce serait plutôt pour la *mourre* du réel, ce jeu encore en vigueur dans certaines contrées de l'Italie ou du pays niçois où c'est le nombre que véhicule le réel qui est seul à faire le poids pour gagner à la main l'inconscient. La *mourre* du réel, en tant qu'il ne nous est en rien prochain, est l'autre raison – autre que celle de l'amour de la vérité après laquelle fait courir le transfert – qui seule peut pousser l'analyste à s'historiser de lui-même.

Ce qui se présente à l'analyste est autre chose que le prochain. C'est le tout-venant d'une demande qui n'a rien à voir avec la rencontre d'un Samaritain, qui a à voir avec la répétition, ou plutôt avec ce qui dans la répétition est *ré-pétition*, requête. De sorte que ce qui se présente à l'analyste a à voir avec ce qui « demande du nouveau » (*Séminaire XI*, p. 59), parce que c'est la rencontre manquée avec le réel que le transfini de la demande ne cesse en ses tours successifs de répéter. Ainsi, c'est bien à l'urgence de la demande, de la requête qui se reproduit dans la répétition que l'analyste a à donner la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.

Mais comment satisfaire ces cas d'urgence de la demande ? Par la coupure de l'interprétation, seule à produire, de ce qui s'en reproduit dans le transfert, le dire de cette demande, qui est dire, qui s'éprouve dans la passe, de son effet de perte. Pas de satisfaction à l'urgence sans faire se produire ce que Lacan appelle dans son compte rendu d'...*Ou pire* « l'Un-dire qui se sait tout seul » et qui de l'existence du réel seul est le témoin. C'est de cette existence du réel que l'analyste a le devoir de répondre.

Le discours de l'analyste est un discours d'urgence où *c'est le dire qui secourt*. C'est pour autant qu'il fait coupure, et que sa coupure fait passe, que le dire secourt, peut secourir d'urgence ce qui, du tout-venant de la demande, est coupable.

Toulouse, le 23 février 2012.